

Krisztina Toth

Krisztina Tóth est née en 1967 en Hongrie à Budapest : dans cette capitale traversée par le Danube et par les multiples traces d'histoire, les anciens quartiers de la ville sont ses lieux « mythiques », sources d'inspiration pour toute son écriture. Petite fille, elle aimait regarder le monde à travers les morceaux de verre qu'elle ramassait par terre et elle a commencé à jouer avec les mots très tôt, dès l'âge de 11 ans. Le verre, comme l'écriture, transforme la réalité et la forme des choses. « *J'ai toujours senti le besoin de m'exprimer. Écrire, dit-elle, c'est transformer ce que l'on voit ou ce que l'on ressent.* »



Krisztina Tóth grandit dans la Hongrie des années 1970 et 1980, celle des appartements HLM et des uniformes à l'école, de la peur qui se transmet de génération en génération et des formes cachées de l'agression. Suivant la tradition familiale (son grand-père était peintre, sa mère orfèvre), elle fait ses études secondaires à l'École des Beaux Arts, section sculpture. Plus tard elle change de voie, mais son parcours reste marqué par l'inspiration visuelle. En 1987, elle entame des études de lettres modernes à l'université Eötvös Lorand.

Son premier recueil de poésie publié (*Des flottements d'un manteau d'automne*) reçoit le prix Miklós Radnóti et connaît un succès immédiat. Elle passe alors deux ans à Paris, où elle étudie la poésie française contemporaine. En 1995, elle publie un deuxième recueil (*Le fil de la conversation*), récompensé par le prix Graves en 1996, année où elle achève ses études universitaires.

En 1997, elle rédige une anthologie de la poésie française contemporaine, présentant trente auteurs français. Traductrice de Mallarmé et de Desnos en hongrois, elle publie de nombreuses traductions d'auteurs français. Elle est ainsi l'une des grandes traductrices de la poésie française contemporaine en Hongrie.

Toujours intéressée par les beaux arts, elle travaille comme chargée de mission pour les arts plastiques à l'Institut Français de Budapest entre 1994 et 1998. Grâce aux bourses littéraires de la fondation SOROS et du Fonds National pour la Culture, elle peut ensuite se consacrer à l'écriture tout en gardant le contact avec le milieu artistique de Budapest.



En 1997, elle publie son troisième recueil poétique (*Le bonhomme d'ombre*), livre du combat de l'ombre et de la lumière. Considérant l'ensemble de ses recueils comme un seul et unique ouvrage, voyage à travers la solitude intérieure et les ténèbres, elle publie ensuite un recueil complémentaire, *Poudreuse*. Krisztina Tóth représente une voix singulière, sombre et sensible, parmi la génération des poètes autour de Kemény István. Elle a également publié une dizaine d'ouvrages pour la jeunesse (histoires, poésie), souvent sur des thèmes difficiles (maladie, deuil...).

« *Après la chute du Mur, se souvient la poétesse hongroise, « j'ai pensé que je passerais le reste de ma vie dans un pays complètement différent. Vingt-sept ans après, on dirait que quelque chose de ce temps revient : des vieux réflexes, une forme d'hypocrisie sociale et la pratique du double langage. Les gens attendent des écrivains qu'ils agissent comme des*

porte-parole et commentent l'actualité comme les écrivains officiels à l'époque communiste. Tout ça n'est pas très bon pour la littérature. » Le vide du communisme a cédé la place à un système hybride qui défie toutes les catégories. « Curieusement, ajoute la romancière, j'ai, comme avant, cette sensation que tout ce qui se passe autour de nous va durer éternellement, comme une malédiction, jusqu'à la fin de notre vie. »

En 2000, elle reçoit du Ministère de la Culture le prix Attila Jozsef pour l'ensemble de son oeuvre poétique. Elle obtient le Prix Palladium en 2002, le Prix «Meilleur livre de l'année 2003 » pour son livre de jeunesse *A londoni mackók* en 2004, le Prix Márai Sándor pour ses nouvelles (*Vonalkód, Magvető*, 2005) en 2006, le Prix Salvatore Quasimodo en 2008, le Prix Laureat de l'État Hongrois en 2009.

Sa première oeuvre en prose, *Code-barres*, est traduite en français et publiée aux Editions Gallimard en 2014. Le code-barres, symbole de l'opulence et de la technologie occidentale, mais aussi de l'empreinte tatouée, est en même temps une structure composée de lignes, avec lesquelles joue l'écrivain-sculpteur. Avec une acuité narrative rare et un style qui ne manque ni de tranchant ni d'humour, *Code-barres* propose quinze étapes de vies de femme, de la petite enfance à l'âge adulte. Quinze voix, quinze histoires et presque autant d'exemples de la fragilité des jours, entre Budapest, le Japon et Paris. Les narratrices du roman avancent d'un même pas sur ce chemin semé d'embûches, formant les facettes d'une vaste et unique histoire. Qu'il s'agisse d'humiliations à l'école, de voisinages désastreux ou de trahisons amoureuses, que l'on se confronte à l'adultère ou au deuil d'un enfant perdu, ce sont autant d'instantanés, de lignes qui forment ce code-barres d'une existence.



Krisztina Toth pioche dans la mosaïque des souvenirs pour créer des portraits et des scènes, décrire les hauts et les bas dans la vie des gens ordinaires, des fragments tragicomiques où le grotesque se mêle à l'émotion. Cet humour noir, entre l'ironie et le sarcasme, s'inscrit dans une sensibilité très « Mitteleuropa » dans le sillage de Kafka. Elle aime laisser s'infiltrer l'inattendu, s'attarder sur les petites choses, les détails où se cachent souvent des secrets, des histoires enterrées, le sens d'une existence. « *Même lorsqu'il se décompose, écrit-elle dans Code-barres, le monde n'en demeure pas moins un tissu de lois, un réseau de connexions tantôt impénétrables, tantôt scintillantes dans la lumière de l'aube, le bout de chaque fil noué à un autre recoin du temps.* »

Krisztina Tóth l'explique, « *l'autobiographie ne m'a jamais attirée, contrairement à l'illusion de la crédibilité. Et celle-ci ne dépend pas du protagoniste, mais du texte, qui doit transmettre quelque chose du monde où nous avons tous vécu ici, en Hongrie. Toutes les histoires typiques de l'époque sont les miennes, et tout m'est arrivé à moi, car quelle que soit la personne qui les raconte, je suis celle qui est capable de les écrire, de les verbaliser. Je suis la voix. Et le canon des Moi divers donne place à la musique que le lecteur devrait entendre.* » (Entretien avec Claire Devarrieux dans *Libération*)